

punit. Cette combinaison est comique et morale. Cette histoire de l'Enfant ingrat se trouve dans les vieux recueils du moyen âge; l'auteur de la morale explique son intention dans le prologue: il a voulu admonester les pères et les mères qui passent tout à leurs enfants, sans leur donner l'éducation, le méconnaissance. Le fol amour du père et de la mère pour leur fils fait la première partie de la comédie, la plus gaie et la plus vraie; l'ingratitude du fils envers son père et sa mère fait la seconde. La pièce s'ouvre par un conseil de famille; on pense à l'éducation du cher fils; on désire lui donner un bel état, mais on ne veut pas qu'il se fatigue pour l'acquiescer. Pas de travail ni d'effort. Le maître de l'enfant doit tout endurer de lui; s'il allait être malade, si on venait à le perdre! C'est un enfant précieux par son intelligence et sa délicatesse: on payera d'autant plus largement. Le père a travaillé pour deux; il est riche; son fils doit être élevé comme un seigneur. Avant tout, le fils doit décider de son propre avenir. Il déclare d'abord au père attendri qu'il sera marchand ou prêtre, à son commandement. Puis il remarque que le métier de marchand est un beau métier, et que s'il avait les biens de son père, il le ferait bien profiter. Les père, pleurant de joie, bénit Dieu de lui avoir donné un enfant si doux et si savant. Il part avec son fils pour le placer chez un riche marchand qui lui apprendra le commerce. Dans l'intervalle entre le père et le marchand, c'est le fils qui décide de la décision en toutes choses. Le père obéit respectueusement au chef présumé, à la gloire future de la famille. La scène d'adieu est charmante; l'écoleman dit un contrat de mariage à la fois comique et touchant avec la douleur du père. Le fils ne sait quand il ira voir sa mère, mais il promet de revenir quand il aura besoin d'argent. Quant à son marchand, qui ne le traite pas avec assez de considération, il se met à courir le monde, et, comme il ne peut s'embarquer sans biscuit, il compte faire un grand mariage, épouser même la fille d'un comte, s'il a beaucoup d'argent.

Car dans notre temps on ne monte Plus que par échelle d'argent. Le jeune ambitieux réussit; il épouse la fille d'un comte ruiné; le voilà presque gentilhomme.

Ce mariage ne s'est conclu que moyennant finances; le père et la mère se sont dépeuplés pour leur fils; ils ne pouvaient former pour être beau-père et belle-mère d'une comtesse. N'ayant plus de quoi vivre, ils viennent demander à leur héritier de les nourrir. Celui-ci leur fait donner du pain bis, ce qui les indigne encore plus que le refus qu'il fait de les recevoir, et ils s'éloignent du château en quête de mauvais fils. Mais bientôt la pauvreté les y ramène, et cette fois il les fait chasser. Il doit ce jour-là même donner un grand festin aux seigneurs du voisinage. En effet, bientôt le repas comique. Le plat du milieu est un grand pâté que le fils veut servir lui-même. Mais à peine l'a-t-il ouvert, qu'il en sort un gros attaché qui lui sante au visage, s'y cramène et s'y fixe en deux minutes. Les convives reconnaissent qu'il y a là une punition céleste. On va demander la gestion du mal au curé du village, qui ne pouvant le connaître, renvoie le grand, renvoie le fils à l'évêque. L'évêque, qui a été averti, le renvoie au pape, et le pape déclare à son tour qu'il ne peut l'absoudre. Le juge compétent sera le père outragé, la miséricorde ne peut descendre que de son tribunal. Quant le fils ingrat revient implorer le pardon des vieillards, et qu'il pleure à leurs pieds, alors le crapaud tombe, et le mal est guéri.

Ce symbole est grossier, mais il est expressif. L'horreur qui inspire l'ingratitude filiale ne pouvait être mieux représentée que par cette conception aux yeux des hommes du moyen âge.

Enfants d'Edouard (russ), tragédie en trois actes, par Casimir Delavigne, représentée sur le Théâtre-Français le 18 mai 1823. Parmi les crimes célèbres que mentionne l'histoire d'Angleterre, il n'en est pas de plus horrible ni de plus émouvant que l'assassinat des enfants d'Edouard; aussi la peinture et la poésie devaient-elles en emprunter. Tout le monde se rappelle le tableau de Paul Delaroche (V. art. suivant). A l'opposé de ce qui se passe d'ordinaire, le poète s'est inspiré du père et non du fils; c'est le dernier que Casimir Delavigne a dédié son œuvre. Le drame s'ouvre par une scène d'espionnage dans laquelle, en attendant l'arrivée d'Edouard, V. resté en prison au château de Ludlow, son frère le jeune duc d'York essaye, par sa gaieté, de charmer les ennemis de la reine. Il s'amuse aussi à tormenter de ses saillies son cocher, le duc de Gloucester, qui accueille fort mal les plaisanteries de son neveu.

Quand ils ont tant d'esprit, les enfants vivent peu, dit-il; et cette réflexion indique tout d'abord la destinée réservée aux fils d'Elisabeth. Edouard doit bientôt arriver, et Gloucester, pressenti d'agir, se confie au duc de Buckingham, qu'il cherche à gagner en faisant miroiter à ses yeux l'appât d'une grande récompense. Mais Buckingham le repousse, pour prévenir le jeune prince qui n'a ni puissance, et la décide à se retirer avec son fils

Richard dans l'asile inviolable de Westminster. Cette fuite soudaine alarme Gloucester; c'est d'abord sur Buckingham qu'il va se venger, car, dit-il,

Le jour où, quand je marche, on me laisse en chemin, Pour mon ami n'a pas de lendemain.

En effet, il mande auprès de lui un certain James Tyrrel, dont on lui a vanté l'adresse à manier le couteau au service d'autrui: « Au moindre signe, voudras-tu frapper Buckingham? » lui demande Gloucester; et il est inutile de dire la réponse qu'il reçoit. Cependant, la reine est partie pour Westminster, et Edouard vient d'arriver à la Tour de Londres, impatient d'embrasser sa mère et son frère. Gloucester lui annonce le départ de la reine et lui fait entendre que, sans une lettre de lui, elle ne quittera pas le sanctuaire. Edouard s'empresse d'écrire et la reine accourt. Mais voilà qu'en ouvrant des pétitions arrivées à l'adresse du roi, le jeune duc lit une lettre qui révèle les projets criminels de Gloucester. Elisabeth ne se contient plus; son indignation éclate; elle accuse Gloucester... Alors ce qu'il dit, devant les pairs du royaume, révoque en doute la validité du mariage d'Elisabeth, et par conséquent la légitimité de ses deux enfants; lui seul, à ce qu'il prétend, est le fils d'Edouard III, et seul il a un droit réel à la couronne d'Angleterre.

Le jeune roi prend la défense de sa mère outragée; mais, dès ce moment, on juge, à la fureur de Gloucester, que la mort des enfants est résolue. En effet, on les retrouve tous à la Tour, ayant pour geôlier Tyrrel, qui Gloucester a choisi pour servir ses projets de meurtre. Et pourtant Tyrrel ne peut se décider à tuer des enfants; des hommes; à la bonne heure! Mais Gloucester ordonne, et le prisonnier choisit pour servir ses projets de mort. L'heure fixée va bientôt sonner. Richard prend une Bible qu'on lui a donnée. Elle renferme un billet de Buckingham, qui fait savoir aux deux frères que son père vient de leur livrer, et qu'ils se tiennent prêts pour un moment où ils entendront jurer au dehors l'air favori des Anglais. Bercés de cet espoir, Edouard s'endort, et Richard se place à côté de son lit. Il veille... L'air si impitoyable attendu résonne enfin; le jeune duc éveille son frère:

C'est le signal, mon frère, et nous sommes sauvés! Sauvés, mon Edouard!

En même temps, la porte s'ouvre pour livrer passage, non à des libérateurs, mais à des assassins qui, le poignard à la main, courent vers les enfants.

Les *Enfants d'Edouard*, malgré tout le dramatique du sujet, n'ont guère obtenu qu'un demi-succès. C'est qu'avec une donnée historique, réelle, l'auteur n'a pu produire qu'une œuvre froide, compassée, toute de convention, semblable à ce paysage dont parle Musset,

Où l'on voit qu'un monsieur fort sage S'est appliqué.

Comme il arrive pour presque toutes les œuvres d'une donnée médiocrité, il serait difficile de formuler une critique bien précise à propos de cette tragédie. La critique, en général, a condamné l'ensemble de l'œuvre tout entière, et Gustave Planche, que nous parait en avoir indiqué, mieux que personne, les côtés défectueux: « L'analyse de la pièce, dit-il, si on voulait la rattacher à une idée, me paraît absurde et logique, serait absolument impossible. L'action, s'il y en a une toutefois, n'est qu'un travail mesquin de marqueterie; les incidents se succèdent sans jamais s'engendrer. Quelque l'auteur ait choisi dans les annales anglaises un crime enveloppé d'épaisse ténacité; quoiqu'il l'ait préparé, poursuivi, accompli avec une rare infanterie, il n'y a pas, durant les trois actes, un seul instant d'étonnement ou d'angoisse, d'indignation ou de pitié, d'horreur ou de sympathie. Le dénouement prévu d'avance, la mort des deux enfants, n'effraye pas un seul instant. Pourquoi? C'est que les deux frères n'ont pas dans la bouche un accent vrai, pathétique; c'est qu'ils regrettent la vie comme des hommes, pour des honneurs qu'ils ignorent, et qu'ils ne pleurent pas, comme des enfants, sur les plaisirs qui leur échappent. » M. J. Janin, dont la sévérité n'a pourtant jamais été bien grande, dit à son tour: « C'est bien là la tentative d'un poète tout occupé de ses idées, et de ses idées et de ses entrées, et qui ne voit autre chose, dans la tragédie, que l'assassinat final du dernier acte. Aussi, quand j'ai vu Shakspeare si muet, si réaliste, si rien, ainsi forcé à couler dans l'étrouit lit de mensonge, de pâquerettes et d'aubépine où coule le Casimir Delavigne, lui, le grand fleuve dont la source est inconnue, et qui se précipite, en bondissant, à travers tant de sites et de tous genres, jusqu'à ce qu'il se perde dans la vaste mer, je n'ai pu m'empêcher de sourire. Et, en effet, c'était un plaisant spectacle de voir le jeune français, une tasse à la main, se désolant à petites gorgées dans ce brouillage enfantin, les *Enfants d'Edouard*, qu'on disait sorti du rocher de Shakspeare... »

Enfants d'Edouard (litts), tableau de Paul Delaroche. — Cette peinture représente Edouard Y, roi mineur d'Angleterre, et le duc d'York, son frère puîné, enfermés dans

une chambre de la Tour de Londres. Les deux jeunes princes sont assis sur leur lit; Edouard, qui s'amuse à faire manger sa soupe à un chien qui a la lui présente avec sa cuillère. Tel est le sujet de ce tableau, on les accablent tiennent une grande plaque; à terre est une cruche et une terrine où trompe du linge; à la muraille, près d'une armoire, sont accrochées une cage et une chaîne d'onglons; vers la gauche, sur un buffet, on voit un pot de terre, un verre à moitié plein de vin, un lingon qui pend. Ce tableau, exposé au salon de 1826, offre de grandes qualités qui font passer aisément sur de légers défauts. Diderot en a fait la critique suivante: « Le sujet de ce tableau n'est pas clair. L'idéal n'en est pas assez caractéristique; c'est un enfant, ou le chien gâté. Le petit de petites lumières qui papillonnent sur ces côtés et qui blessent les yeux. La tête de la mère est charmante de couleur; mais sa coiffure ne tient pas à sa tête et l'empêche de faire le rond de bosse. Ses vêtements sont lourds, surtout le jupon. La tête de l'enfant est de toute beauté, j'en dirais de beauté de peintre; c'est un bel enfant, qui a été exposé aussi en 1825, et qui appartenait à cette époque à M. Patrice.

Enfant (L), tableau de M. Chaplin; Salon de 1870. Une charmante jeune fille de quinze à seize ans, assise dans un fauteuil, tient sur ses genoux un bébé rose et vermeil, qui fait gué de jouer aux marionnettes, s'est endormi tenant les ficelles des pantins. Elle le presse dans ses beaux bras nus, elle le couvre de regard, avec une sorte de tendresse et d'ardeur; elle n'ose remuer de peur de l'éveiller. Il dort bien si. Ses petits bras sont croisés sur sa poitrine; sa tête, renversée sur l'épaule de la jeune fille, se colore d'une teinte pourpre; sa bouche s'ouvre et respire doucement. C'est le véritable sommeil de l'innocence. M. Chaplin a choisi comme légende de son tableau ces beaux vers de Victor Hugo:

Enfant, rêve encore; Dors, ô mes amours! Tu n'as rien à craindre, On s'en vante tous jours. Comme une algue morte Tu vas; que t'importe? Le courant t'emporte.

On cherchera vainement dans la composition de M. Chaplin le développement de l'idée mélancolique exprimée par le poète, à fait observer avec raison M. Alfred de Lostalot (*l'Illustration*). « La jeune femme qui se penche sur le bébé, est plutôt la sœur d'une jeune fille que la mère, au moins si l'on en juge par les caractères extérieurs; à la grâce enfantine des traits et la gracilité des formes. Comment d'ailleurs, endormi, pourrait-elle fermer dans une tête de seize ans l'aveu pour elle est encore à son aurore, et l'avenir lui sourit revêtu des plus riants couleurs. La vue de ce petit être endormi ne semble pas lui inspirer d'autre sentiment qu'une violente envie de le couvrir de baisers. Je ne reproche pas à M. Chaplin de ne pas broyer du noir; mais il est pas facile à discerner, dans ce qui bon enquillanger de favoris roses la tristesse réveuse du grand poète? En ce qui concerne la valeur picturale du tableau, M. de Lostalot ajoute les observations suivantes, qui sont pleines de justesse: « L'exécution est arrondie, caracée à l'excès; la ligne seule subsiste, englobant dans ses courbes les détails les plus délicats du modèle et à peine indiquée; peinture plus séduisante que vraie, mise au service de ce qui captive le plus au monde: la beauté de l'air et la jeunesse; régal des yeux et du cœur. »

Enfant priant (L), statuette antique de bronze; musée de Berlin. Cette figure, d'un sentiment bien naïf, d'une grâce exquise, a été trouvée dans le Tibre et achetée par Frédéric II, au prix de 12,000 thalers.

Enfant (L), le chien et le serpent, groupe de marbre, par Raymond Gayraud. L'auteur de ce groupe en a expliqué lui-même le sujet et la signification en ces vers:

Le chien, qui larne le serpent, Par ses cris avertit l'enfant. Mais lui, peu touché de son zèle, L'écarte d'un pied furieux. Diacon qui charme les yeux L'emporte sur l'ange béni.

Voici à quelle occasion Raymond Gayraud, suivant un de ses biographes (M. J. Duvail) aurait conçu ce groupe allégorique. Un jeune homme, à qui il portait le plus vif intérêt, allait, par suite de son éducation, se trouver exposé aux dangers d'une fortune considérable. Vouloir le conseiller sans le blesser, il imagina de représenter un enfant carrement un serpent, et repoussant du pied un chien, son ami fidèle, qui aboie au reptile venant

Enfants à la torse (litts), tableau de Decamps. La scène se passe dans un paysage oriental après d'une construction massive que troussent exposés aux dangers d'une fortune considérable. Vouloir le conseiller sans le blesser, il imagina de représenter un enfant carrement un serpent, et repoussant du pied un chien, son ami fidèle, qui aboie au reptile venant

Enfants à la torse (litts), tableau de Decamps. La scène se passe dans un paysage oriental après d'une construction massive que troussent exposés aux dangers d'une fortune considérable. Vouloir le conseiller sans le blesser, il imagina de représenter un enfant carrement un serpent, et repoussant du pied un chien, son ami fidèle, qui aboie au reptile venant

Enfant gâté (L), tableau de Greuze. Une jeune femme regardé avec tendresse son enfant, qui s'amuse à faire manger sa soupe à un chien qui a la lui présente avec sa cuillère. Tel est le sujet de ce tableau, on les accablent tiennent une grande plaque; à terre est une cruche et une terrine où trompe du linge; à la muraille, près d'une armoire, sont accrochées une cage et une chaîne d'onglons; vers la gauche, sur un buffet, on voit un pot de terre, un verre à moitié plein de vin, un lingon qui pend. Ce tableau, exposé au salon de 1826, offre de grandes qualités qui font passer aisément sur de légers défauts. Diderot en a fait la critique suivante: « Le sujet de ce tableau n'est pas clair. L'idéal n'en est pas assez caractéristique; c'est un enfant, ou le chien gâté. Le petit de petites lumières qui papillonnent sur ces côtés et qui blessent les yeux. La tête de la mère est charmante de couleur; mais sa coiffure ne tient pas à sa tête et l'empêche de faire le rond de bosse. Ses vêtements sont lourds, surtout le jupon. La tête de l'enfant est de toute beauté, j'en dirais de beauté de peintre; c'est un bel enfant, qui a été exposé aussi en 1825, et qui appartenait à cette époque à M. Patrice.

Enfant à la manivelle (L), statue de marbre, par M. Charles Lebourg; Salon de 1868. Assis sur un tronçon de colonne cannelée, les jambes allongées, le dos courbé, un petit garçon tient à la main un épé de bois sur lequel est posée une sautoire. L'insecte semble près de s'élever. L'enfant, le regardant avec curiosité, le regarde avec une figure fine, fine, délicate, est charmante; elle a valu une médaille à son auteur.

Enfants de Caveau (SOCIÉTÉ LYRIQUE DES), nous sont lequels l'ancien Caveau, celui qui avait été fondé par M. de La Roche de Cancale, ont été reconstitués en 1834 par un certain nombre de littérateurs. Au nombre de ces réorganiseurs du gai savoir se trouvaient M. de La Roche de Cancale, M. de Conroy, Gentil, Nodier, Rougemont, Rottier et Tournay. Parmi les membres titulaires figuraient: Armand Séville, de Genouville, De Montevivier (Michel-Auguste-Martin-Agnor Azéma), qui était un ancien élève de l'École polytechnique; il fut en dernier lieu directeur de l'École d'artillerie à Montpellier. Attaché à la société du Caveau, en qualité de correspondant, il lui adressa des chansons empreintes d'une gaieté philosophique pleine de charmes. Il est mort à l'âge de cinquante-huit ans.

1852. Charles ROMAGNY, né à Reims, est mort à Paris, membre honoraire du Caveau, en 1870, à l'âge de cinquante-neuf ans. Il avait débuté dans la carrière aux Soupers de Momus, puis de 1839 à 1843 il donna au Caveau son nombre de chansons respirant une douce gaieté et une simple philosophie. Les lettres lui doivent plusieurs écrits sur l'éducation, et notamment les *Lettres d'un frère à sa sœur sur l'histoire ancienne*, ouvrage qui a eu de nombreuses éditions.

1855. SAINT-AMAND, qui dirigeait une des meilleures institutions de Paris; Jean DELGORGUE-CORDIER, né à Abbeville en 1782, graveur distingué; Eugène CHAMPEAUX, auteur de charmants vaudevilles. L'un des fondateurs de la société reconstituée, et le capitaine ROSS, célèbre navigateur anglais.

1857. Eugène DE PRADIEL, l'improvisateur, mort à l'âge de quatre-vingts ans, en 1857, dans cette même année. Il a publié un volume de chansons sous le titre d'*Etoiles*.

1858. CHAPUY, membre correspondant du Caveau, mathématicien et chansonnier, mort à l'âge de cinquante-neuf ans.

1859. SAISSET (Jean-Baptiste), ancien commissaire des guerres, contrôleur de la navigation du Rhin en 1804. Il devint, après 1814, sous-chef au ministère des finances et est mort à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

1861. CHARTREUX (Dennis-Jacques), doyen du Caveau, ancien chef de bureau au ministère des finances, fait partie de plusieurs sociétés savantes. En 1834, il s'occupa avec plusieurs anciens chansonniers du Rocher de Cancale et des Soupers de Momus; il présida cinq fois. Il fut décoré en 1851. Ses nombreux ouvrages, en prose et en vers, représentant plus de cent volumes, se composent principalement de traductions de l'anglais; il fit une traduction d'*Hovace*. Après avoir pris sa retraite au ministère des finances et grossi le nombre des membres honoraires du Caveau, il y partit en train d'approcher le 30 décembre 1861.

Guilouis (Jean-Michel), imprimeur à Paris, né le 25 avril 1796, était l'un des membres du Caveau; il fit partie de plusieurs sociétés savantes. En 1834, il s'occupa avec plusieurs anciens chansonniers du Rocher de Cancale et des Soupers de Momus; il présida cinq fois. Il fut décoré en 1851. Ses nombreux ouvrages, en prose et en vers, représentant plus de cent volumes, se composent principalement de traductions de l'anglais; il fit une traduction d'*Hovace*. Après avoir pris sa retraite au ministère des finances et grossi le nombre des membres honoraires du Caveau, il y partit en train d'approcher le 30 décembre 1861.

Guilouis (Jean-Michel), imprimeur à Paris, né le 25 avril 1796, était l'un des membres du Caveau; il fit partie de plusieurs sociétés savantes. En 1834, il s'occupa avec plusieurs anciens chansonniers du Rocher de Cancale et des Soupers de Momus; il présida cinq fois. Il fut décoré en 1851. Ses nombreux ouvrages, en prose et en vers, représentant plus de cent volumes, se composent principalement de traductions de l'anglais; il fit une traduction d'*Hovace*. Après avoir pris sa retraite au ministère des finances et grossi le nombre des membres honoraires du Caveau, il y partit en train d'approcher le 30 décembre 1861.

Guilouis (Jean-Michel), imprimeur à Paris, né le 25 avril 1796, était l'un des membres du Caveau; il fit partie de plusieurs sociétés savantes. En 1834, il s'occupa avec plusieurs anciens chansonniers du Rocher de Cancale et des Soupers de Momus; il présida cinq fois. Il fut décoré en 1851. Ses nombreux ouvrages, en prose et en vers, représentant plus de cent volumes, se composent principalement de traductions de l'anglais; il fit une traduction d'*Hovace*. Après avoir pris sa retraite au ministère des finances et grossi le nombre des membres honoraires du Caveau, il y partit en train d'approcher le 30 décembre 1861.

Enfant gâté (L), tableau de Greuze. Une jeune femme regardé avec tendresse son enfant, qui s'amuse à faire manger sa soupe à un chien qui a la lui présente avec sa cuillère. Tel est le sujet de ce tableau, on les accablent tiennent une grande plaque; à terre est une cruche et une terrine où trompe du linge; à la muraille, près d'une armoire, sont accrochées une cage et une chaîne d'onglons; vers la gauche, sur un buffet, on voit un pot de terre, un verre à moitié plein de vin, un lingon qui pend. Ce tableau, exposé au salon de 1826, offre de grandes qualités qui font passer aisément sur de légers défauts. Diderot en a fait la critique suivante: « Le sujet de ce tableau n'est pas clair. L'idéal n'en est pas assez caractéristique; c'est un enfant, ou le chien gâté. Le petit de petites lumières qui papillonnent sur ces côtés et qui blessent les yeux. La tête de la mère est charmante de couleur; mais sa coiffure ne tient pas à sa tête et l'empêche de faire le rond de bosse. Ses vêtements sont lourds, surtout le jupon. La tête de l'enfant est de toute beauté, j'en dirais de beauté de peintre; c'est un bel enfant, qui a été exposé aussi en 1825, et qui appartenait à cette époque à M. Patrice.

Enfant à la manivelle (L), statue de marbre, par M. Charles Lebourg; Salon de 1868. Assis sur un tronçon de colonne cannelée, les jambes allongées, le dos courbé, un petit garçon tient à la main un épé de bois sur lequel est posée une sautoire. L'insecte semble près de s'élever. L'enfant, le regardant avec curiosité, le regarde avec une figure fine, fine, délicate, est charmante; elle a valu une médaille à son auteur.

Enfants de Caveau (SOCIÉTÉ LYRIQUE DES), nous sont lequels l'ancien Caveau, celui qui avait été fondé par M. de La Roche de Cancale, ont été reconstitués en 1834 par un certain nombre de littérateurs. Au nombre de ces réorganiseurs du gai savoir se trouvaient M. de La Roche de Cancale, M. de Conroy, Gentil, Nodier, Rougemont, Rottier et Tournay. Parmi les membres titulaires figuraient: Armand Séville, de Genouville, De Montevivier (Michel-Auguste-Martin-Agnor Azéma), qui était un ancien élève de l'École polytechnique; il fut en dernier lieu directeur de l'École d'artillerie à Montpellier. Attaché à la société du Caveau, en qualité de correspondant, il lui adressa des chansons empreintes d'une gaieté philosophique pleine de charmes. Il est mort à l'âge de cinquante-huit ans.

1852. Charles ROMAGNY, né à Reims, est mort à Paris, membre honoraire du Caveau, en 1870, à l'âge de cinquante-neuf ans. Il avait débuté dans la carrière aux Soupers de Momus, puis de 1839 à 1843 il donna au Caveau son nombre de chansons respirant une douce gaieté et une simple philosophie. Les lettres lui doivent plusieurs écrits sur l'éducation, et notamment les *Lettres d'un frère à sa sœur sur l'histoire ancienne*, ouvrage qui a eu de nombreuses éditions.

1855. SAINT-AMAND, qui dirigeait une des meilleures institutions de Paris; Jean DELGORGUE-CORDIER, né à Abbeville en 1782, graveur distingué; Eugène CHAMPEAUX, auteur de charmants vaudevilles. L'un des fondateurs de la société reconstituée, et le capitaine ROSS, célèbre navigateur anglais.

1857. Eugène DE PRADIEL, l'improvisateur, mort à l'âge de quatre-vingts ans, en 1857, dans cette même année. Il a publié un volume de chansons sous le titre d'*Etoiles*.

1858. CHAPUY, membre correspondant du Caveau, mathématicien et chansonnier, mort à l'âge de cinquante-neuf ans.

1859. SAISSET (Jean-Baptiste), ancien commissaire des guerres, contrôleur de la navigation du Rhin en 1804. Il devint, après 1814, sous-chef au ministère des finances et est mort à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

1861. CHARTREUX (Dennis-Jacques), doyen du Caveau, ancien chef de bureau au ministère des finances, fait partie de plusieurs sociétés savantes. En 1834, il s'occupa avec plusieurs anciens chansonniers du Rocher de Cancale et des Soupers de Momus; il présida cinq fois. Il fut décoré en 1851. Ses nombreux ouvrages, en prose et en vers, représentant plus de cent volumes, se composent principalement de traductions de l'anglais; il fit une traduction d'*Hovace*. Après avoir pris sa retraite au ministère des finances et grossi le nombre des membres honoraires du Caveau, il y partit en train d'approcher le 30 décembre 1861.

Guilouis (Jean-Michel), imprimeur à Paris, né le 25 avril 1796, était l'un des membres du Caveau; il fit partie de plusieurs sociétés savantes. En 1834, il s'occupa avec plusieurs anciens chansonniers du Rocher de Cancale et des Soupers de Momus; il présida cinq fois. Il fut décoré en 1851. Ses nombreux ouvrages, en prose et en vers, représentant plus de cent volumes, se composent principalement de traductions de l'anglais; il fit une traduction d'*Hovace*. Après avoir pris sa retraite au ministère des finances et grossi le nombre des membres honoraires du Caveau, il y partit en train d'approcher le 30 décembre 1861.

Guilouis (Jean-Michel), imprimeur à Paris, né le 25 avril 1796, était l'un des membres du Caveau; il fit partie de plusieurs sociétés savantes. En 1834, il s'occupa avec plusieurs anciens chansonniers du Rocher de Cancale et des Soupers de Momus; il présida cinq fois. Il fut décoré en 1851. Ses nombreux ouvrages, en prose et en vers, représentant plus de cent volumes, se composent principalement de traductions de l'anglais; il fit une traduction d'*Hovace*. Après avoir pris sa retraite au ministère des finances et grossi le nombre des membres honoraires du Caveau, il y partit en train d'approcher le 30 décembre 1861.

Guilouis (Jean-Michel), imprimeur à Paris, né le 25 avril 1796, était l'un des membres du Caveau; il fit partie de plusieurs sociétés savantes. En 1834, il s'occupa avec plusieurs anciens chansonniers du Rocher de Cancale et des Soupers de Momus; il présida cinq fois. Il fut décoré en 1851. Ses nombreux ouvrages, en prose et en vers, représentant plus de cent volumes, se composent principalement de traductions de l'anglais; il fit une traduction d'*Hovace*. Après avoir pris sa retraite au ministère des finances et grossi le nombre des membres honoraires du Caveau, il y partit en train d'approcher le 30 décembre 1861.

Enfant gâté (L), tableau de Greuze. Une jeune femme regardé avec tendresse son enfant, qui s'amuse à faire manger sa soupe à un chien qui a la lui présente avec sa cuillère. Tel est le sujet de ce tableau, on les accablent tiennent une grande plaque; à terre est une cruche et une terrine où trompe du linge; à la muraille, près d'une armoire, sont accrochées une cage et une chaîne d'onglons; vers la gauche, sur un buffet, on voit un pot de terre, un verre à moitié plein de vin, un lingon qui pend. Ce tableau, exposé au salon de 1826, offre de grandes qualités qui font passer aisément sur de légers défauts. Diderot en a fait la critique suivante: « Le sujet de ce tableau n'est pas clair. L'idéal n'en est pas assez caractéristique; c'est un enfant, ou le chien gâté. Le petit de petites lumières qui papillonnent sur ces côtés et qui blessent les yeux. La tête de la mère est charmante de couleur; mais sa coiffure ne tient pas à sa tête et l'empêche de faire le rond de bosse. Ses vêtements sont lourds, surtout le jupon. La tête de l'enfant est de toute beauté, j'en dirais de beauté de peintre; c'est un bel enfant, qui a été exposé aussi en 1825, et qui appartenait à cette époque à M. Patrice.

Enfant à la manivelle (L), statue de marbre, par M. Charles Lebourg; Salon de 1868. Assis sur un tronçon de colonne cannelée, les jambes allongées, le dos courbé, un petit garçon tient à la main un épé de bois sur lequel est posée une sautoire. L'insecte semble près de s'élever. L'enfant, le regardant avec curiosité, le regarde avec une figure fine, fine, délicate, est charmante; elle a valu une médaille à son auteur.

Enfants de Caveau (SOCIÉTÉ LYRIQUE DES), nous sont lequels l'ancien Caveau, celui qui avait été fondé par M. de La Roche de Cancale, ont été reconstitués en 1834 par un certain nombre de littérateurs. Au nombre de ces réorganiseurs du gai savoir se trouvaient M. de La Roche de Cancale, M. de Conroy, Gentil, Nodier, Rougemont, Rottier et Tournay. Parmi les membres titulaires figuraient: Armand Séville, de Genouville, De Montevivier (Michel-Auguste-Martin-Agnor Azéma), qui était un ancien élève de l'École polytechnique; il fut en dernier lieu directeur de l'École d'artillerie à Montpellier. Attaché à la société du Caveau, en qualité de correspondant, il lui adressa des chansons empreintes d'une gaieté philosophique pleine de charmes. Il est mort à l'âge de cinquante-huit ans.

1852. Charles ROMAGNY, né à Reims, est mort à Paris, membre honoraire du Caveau, en 1870, à l'âge de cinquante-neuf ans. Il avait débuté dans la carrière aux Soupers de Momus, puis de 1839 à 1843 il donna au Caveau son nombre de chansons respirant une douce gaieté et une simple philosophie. Les lettres lui doivent plusieurs écrits sur l'éducation, et notamment les *Lettres d'un frère à sa sœur sur l'histoire ancienne*, ouvrage qui a eu de nombreuses éditions.

1855. SAINT-AMAND, qui dirigeait une des meilleures institutions de Paris; Jean DELGORGUE-CORDIER, né à Abbeville en 1782, graveur distingué; Eugène CHAMPEAUX, auteur de charmants vaudevilles. L'un des fondateurs de la société reconstituée, et le capitaine ROSS, célèbre navigateur anglais.

1857. Eugène DE PRADIEL, l'improvisateur, mort à l'âge de quatre-vingts ans, en 1857, dans cette même année. Il a publié un volume de chansons sous le titre d'*Etoiles*.

1858. CHAPUY, membre correspondant du Caveau, mathématicien et chansonnier, mort à l'âge de cinquante-neuf ans.

1859. SAISSET (Jean-Baptiste), ancien commissaire des guerres, contrôleur de la navigation du Rhin en 1804. Il devint, après 1814, sous-chef au ministère des finances et est mort à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

1861. CHARTREUX (Dennis-Jacques), doyen du Caveau, ancien chef de bureau au ministère des finances, fait partie de plusieurs sociétés savantes. En 1834, il s'occupa avec plusieurs anciens chansonniers du Rocher de Cancale et des Soupers de Momus; il présida cinq fois. Il fut décoré en 1851. Ses nombreux ouvrages, en prose et en vers, représentant plus de cent volumes, se composent principalement de traductions de l'anglais; il fit une traduction d'*Hovace*. Après avoir pris sa retraite au ministère des finances et grossi le nombre des membres honoraires du Caveau, il y partit en train d'approcher le 30 décembre 1861.

Guilouis (Jean-Michel), imprimeur à Paris, né le 25 avril 1796, était l'un des membres du Caveau; il fit partie de plusieurs sociétés savantes. En 1834, il s'occupa avec plusieurs anciens chansonniers du Rocher de Cancale et des Soupers de Momus; il présida cinq fois. Il fut décoré en 1851. Ses nombreux ouvrages, en prose et en vers, représentant plus de cent volumes, se composent principalement de traductions de l'anglais; il fit une traduction d'*Hovace*. Après avoir pris sa retraite au ministère des finances et grossi le nombre des membres honoraires du Caveau, il y partit en train d'approcher le 30 décembre 1861.

Guilouis (Jean-Michel), imprimeur à Paris, né le 25 avril 1796, était l'un des membres du Caveau; il fit partie de plusieurs sociétés savantes. En 1834, il s'occupa avec plusieurs anciens chansonniers du Rocher de Cancale et des Soupers de Momus; il présida cinq fois. Il fut décoré en 1851. Ses nombreux ouvrages, en prose et en vers, représentant plus de cent volumes, se composent principalement de traductions de l'anglais; il fit une traduction d'*Hovace*. Après avoir pris sa retraite au ministère des finances et grossi le nombre des membres honoraires du Caveau, il y partit en train d'approcher le 30 décembre 1861.

Guilouis (Jean-Michel), imprimeur à Paris, né le 25 avril 1796, était l'un des membres du Caveau; il fit partie de plusieurs sociétés savantes. En 1834, il s'occupa avec plusieurs anciens chansonniers du Rocher de Cancale et des Soupers de Momus; il présida cinq fois. Il fut décoré en 1851. Ses nombreux ouvrages, en prose et en vers, représentant plus de cent volumes, se composent principalement de traductions de l'anglais; il fit une traduction d'*Hovace*. Après avoir pris sa retraite au ministère des finances et grossi le nombre des membres honoraires du Caveau, il y partit en train d'approcher le 30 décembre 1861.

Enfant gâté (L), tableau de Greuze. Une jeune femme regardé avec tendresse son enfant, qui s'amuse à faire manger sa soupe à un chien qui a la lui présente avec sa cuillère. Tel est le sujet de ce tableau, on les accablent tiennent une grande plaque; à terre est une cruche et une terrine où trompe du linge; à la muraille, près d'une armoire, sont accrochées une cage et une chaîne d'onglons; vers la gauche, sur un buffet, on voit un pot de terre, un verre à moitié plein de vin, un lingon qui pend. Ce tableau, exposé au salon de 1826, offre de grandes qualités qui font passer aisément sur de légers défauts. Diderot en a fait la critique suivante: « Le sujet de ce tableau n'est pas clair. L'idéal n'en est pas assez caractéristique; c'est un enfant, ou le chien gâté. Le petit de petites lumières qui papillonnent sur ces côtés et qui blessent les yeux. La tête de la mère est charmante de couleur; mais sa coiffure ne tient pas à sa tête et l'empêche de faire le rond de bosse. Ses vêtements sont lourds, surtout le jupon. La tête de l'enfant est de toute beauté, j'en dirais de beauté de peintre; c'est un bel enfant, qui a été exposé aussi en 1825, et qui appartenait à cette époque à M. Patrice.

Enfant à la manivelle (L), statue de marbre, par M. Charles Lebourg; Salon de 1868. Assis sur un tronçon de colonne cannelée, les jambes allongées, le dos courbé, un petit garçon tient à la main un épé de bois sur lequel est posée une sautoire. L'insecte semble près de s'élever. L'enfant, le regardant avec curiosité, le regarde avec une figure fine, fine, délicate, est charmante; elle a valu une médaille à son auteur.

Enfants de Caveau (SOCIÉTÉ LYRIQUE DES), nous sont lequels l'ancien Caveau, celui qui avait été fondé par M. de La Roche de Cancale, ont été reconstitués en 1834 par un certain nombre de littérateurs. Au nombre de ces réorganiseurs du gai savoir se trouvaient M. de La Roche de Cancale, M. de Conroy, Gentil, Nodier, Rougemont, Rottier et Tournay. Parmi les membres titulaires figuraient: Ar

priveur duclit lien, âgée de soixante ans ou environ... aussi dit qu'il y a de présent grand nombre comme de cinquante ou soixante tant garçons que filles de moyens âges, les uns de trois, les autres de quatre, les autres de cinq ou de six ans, entachés de plusieurs sortes de maladies, les aucuns étiologiques, les autres typhoïdes, les autres fibrilaires tant de maladies chaudées que froides, couchés en grant nombre auclit Hostel-Dieu en un mesme lit tant au chevet que aux pieds selon la grandeur des lits, et autrement n'y a ordre ne moyen de les coucher séparément... et dit que, à l'occasion que lesdits petits enfants qui sont de divers âges sont contrainctz de coucher es lits et lieux malpropres, ils sont souvent malades de maladie contagieuse, ils prennent souvent les uns des autres la maladie de peste ou autre maladie contagieuse, tellement que neuf ans à un environ, qu'estoit le cours de la grande peste, il y avoit pour lors auclit Hostel-Dieu de six à sept vingts enfants tant de mamelle que autres un peu plus âgés, lesquels, au moins, moururent la plupart, avec grand nombre d'autres malades de l'occul Hostel-Dieu, montant, en tout, dix huit mil personnes en moins de quatre mois. » Un autre document de la même époque nous apprend que de vingt enfants reçus à l'Hôtel-Dieu il n'en restait que deux.

Lorsque l'Hôpital général fut fondé, les enfants tombés malades dans les maisons dépendant de cette institution furent portés à l'Hôtel-Dieu. D'après La Rocheaumont-Léoncourt, le petit nombre de ceux de ces enfants que ne tuait pas l'atmosphère infectée de l'Hôtel-Dieu en revenait avec la gale, « qui paraît perpétuelle dans ce grand hôpital. »

A peine entré en fonctions, le conseil général des hospices de Paris résolut de faire cesser un état de choses aussi déplorable, en établissant un hôpital spécial pour les enfants, la maison de ceux de ceux de ceux de St-Séver, fut à partir du mois de juin 1802, affectée au traitement des enfants des deux sexes, de deux à quinze ans, atteints de maladies aiguës. Cette mesure, inspirée par la philanthropie la plus élevée, reçut l'approbation de tout le corps médical.

La maison de l'Enfant-Jésus, dans les bâtiments de laquelle sont installés les services de l'hôpital des enfants, fut fondée, vers le milieu du dix-huitième siècle, par Langouët de Gergy, curé de Saint-Sulpice, qui y recueillit un certain nombre de jeunes filles nobles et indigentes de sa paroisse. Plus tard, cette maison fut destinée à recevoir des jeunes filles orphelines qui, lors de la création de l'hôpital des enfants, furent transférées à la maison des Enfants-Trouvés du faubourg Saint-Antoine.

L'hôpital des enfants contenait primitivement 300 lits; mais de nouveaux règlements ayant ouvert l'établissement aux enfants atteints de maladies chroniques, de scrofule, de teigne, ou de rage, on agrandit les bâtiments primitifs, et le nombre des lits s'éleva jusqu'à près de 600.

Les enfants atteints de maladies qui paraissent contagieuses sont placés dans des chambres isolées et séparés du reste de l'hôpital par de grands jarres. Un classement sévère des enfants est opéré suivant leur âge, leur sexe et la nature de leurs maladies; les enfants atteints de maladies chroniques qui ne peuvent être guéris, sont admis à l'hôpital, un long traitement, suivent les classes faites chaque jour, par un instituteur attaché à l'hôpital et reçoivent les éléments de l'instruction primaire.

En 1858 furent construits les bâtiments dits de la fondation Bilgrain. Ces nouveaux pavillons réalisent toutes les améliorations indiquées par les progrès de l'hygiène hospitalière; ils contiennent des salles parfaitement aérées, de vastes cours et des promenades fermées où les enfants peuvent prendre de l'exercice pendant les mauvais temps. Un gymnase a été établi, en 1847, à l'hôpital des enfants, sur le désir des médecins de cet établissement. Le traitement par la gymnastique a donné d'excellents résultats dans les cas de chorée et de maladies nerveuses. Un professeur de gymnastique est attaché à l'hôpital.

Le nombre des lits de l'hôpital des Enfants malades est aujourd'hui de 598, dont 500 de médecine et 98 de chirurgie.

Le personnel administratif comprend : 1 directeur, 1 économiste comptable, 3 employés subalternes, 1 aumônier, 3 sœurs, 38 sous-maîtres et serviteurs; le personnel médical comporte : 5 médecins, 1 chirurgien, 1 pharmacien, 13 élèves internes, 23 élèves externes.

On doit considérer comme successives de l'hôpital des Enfants et de l'hôpital de Sainte-Eugénie, qui a la même destination, les hôpitaux de Forges et de Berck-sur-Mer, sur lesquels sont dirigés un grand nombre d'enfants scrofuleux condamnés autrefois à rester définitivement dans le service des maladies chroniques, et exposés, par conséquent, aux atteintes des affections contagieuses. L'hôpital de Forges, situé à 40 kilom. de Paris, dans le département de Seine-et-Oise, a été inauguré en 1859; il renferme 112 lits. L'hôpital de Berck est situé sur le littoral du Pas-de-Calais, à 15 kilom. de Montreuil-sur-Mer; inauguré en 1861, il compte 100 lits destinés

à des enfants scrofuleux dans le traitement desquels les bains de mer entrent pour une large part.

ENFANTS (RUE DES BONS-), vieille rue de Paris qui tire son nom du collège des Bons-Enfants, florissant au XIII^e siècle. Vers 1208, un bourgeois de Paris, nommé Belot, résolut de fonder un collège à côté de l'église Saint-Honoré, que venait d'achever Renold Chereux. Cette fondation ou lieu en effet. Le collège prit d'abord le nom d'hôpital des Pauvres-Ecoliers; il pourrait en contenir treize, qu'on choisissait, parmi les plus pauvres, et la direction en fut confiée à un chanoine de Saint-Honoré. Le distique suivant :

Les bons enfans orrez crier,
Du pain, ne veul pas eschier,
dit assez la misère profonde de ces élèves, obligés d'aller quêter leur nourriture par les rues de Paris. L'établissement des Bons-Enfants (dénomination qui remplaça peu à peu celle de Pauvres-Ecoliers) acquit néanmoins, grâce aux libéralités de plusieurs grands personnages et notamment de Jacques Coeur, le fameux argentier du roi Charles VII, une aisance relative. Le collège fut, en 1608, réuni à l'église Saint-Honoré. Tout cela a disparu depuis, ainsi que cette belle dite chapelle Sainte-Claire qui l'avoisinaient, et dont la vente, comme propriété nationale, fut décrétée en 1793. La rue des Bons-Enfants sert de refuge, en 1818, au comblable d'Armagac, qui, après la prise de Perrinet Leclerc, par suite duquel la porte Buci donna passage aux troupes anglaises et bourgeoises, chercha un refuge dans une maison de cette rue, habitée par un monsieur. Trahi par son hôte, le comblable fut arrêté dans la nuit du 28 au 29 mai 1818 et conduit à la Conciergerie. La populace brisa les portes de la vieille prison, parvint jusqu'au comblable, qu'elle massacra et dont elle traîna le cadavre dans les rues. Ces deux souvenirs historiques sont à peu près les seuls de la rue des Bons-Enfants, qui est aujourd'hui une des plus paisibles et des moins commerçantes de la capitale.

ENFANTS-ROUGES (RUE DES), nom d'une des plus anciennes rues de Paris, qui rejoint la rue Pastourelle à la rue Portefoin et qui date de 1310. Elle s'appela, avant cette époque, rue du Chantier de l'Enfant. Elle prit son nom actuel du voisinage de l'hôpital des Enfants-Rouges, construit à peu près à cette date rue Portefoin, et ce nom, qui, au premier abord, a une apparence égarée, vient simplement de la couleur du costume imposé aux pensionnaires du nouvel hôpital. En 1772, l'hôpital des Enfants-Rouges ayant été réuni à celui des Enfants-Trouvés, la rue reprit officiellement le nom de rue du Grand-Chantier. On la retrouve néanmoins, dès 1805, désignée sous le nom de rue des Enfants-Rouges, qu'elle n'a plus quitté depuis.

ENFANTS, n'y touchez pas! romance, paroles de H. Guérin, musique de Clapissin. L'association de ces deux artistes a doté la romance française d'une foule de charmantes productions, qui sont à peu près toutes devenues populaires. La *Coquette*, *Pauvres fleurs*, *Oiseau de Notre-Dame*, *Don Galois*, ont charmé les salons et les ateliers. Clapissin, dont la muse nous semble douée d'un souffle trop court pour le théâtre, excellait dans les petits tableaux du genre intime, qu'il imprégnait d'une charmante et gracieuse émotion musicale. Dans un autre ordre d'idées, on se souvient de la vogue qu'obtint à leur apparition ses *Chansons de vieux Paris*, qui contrastaient primaires, le succès des mélodies fantastiques de Monpou.

1^{er} COUPLÉ. Simplicité.

Du nid char-mant ca-
ché sous la feuil-lé-e, Cru-
-chis pe-dits lu-tins a
la mi-ne éveillé-lé-e, Du nid char-

-mant ca-ché sous la feuil-lé-e, Hé-
-las! pour-quoi fai-re ainsi le tour-
-ment? Ce nid, ce doux mystère-Que

dit assez la misère profonde de ces élèves, obligés d'aller quêter leur nourriture par les rues de Paris. L'établissement des Bons-Enfants (dénomination qui remplaça peu à peu celle de Pauvres-Ecoliers) acquit néanmoins, grâce aux libéralités de plusieurs grands personnages et notamment de Jacques Coeur, le fameux argentier du roi Charles VII, une aisance relative. Le collège fut, en 1608, réuni à l'église Saint-Honoré. Tout cela a disparu depuis, ainsi que cette belle dite chapelle Sainte-Claire qui l'avoisinaient, et dont la vente, comme propriété nationale, fut décrétée en 1793. La rue des Bons-Enfants sert de refuge, en 1818, au comblable d'Armagac, qui, après la prise de Perrinet Leclerc, par suite duquel la porte Buci donna passage aux troupes anglaises et bourgeoises, chercha un refuge dans une maison de cette rue, habitée par un monsieur. Trahi par son hôte, le comblable fut arrêté dans la nuit du 28 au 29 mai 1818 et conduit à la Conciergerie. La populace brisa les portes de la vieille prison, parvint jusqu'au comblable, qu'elle massacra et dont elle traîna le cadavre dans les rues. Ces deux souvenirs historiques sont à peu près les seuls de la rue des Bons-Enfants, qui est aujourd'hui une des plus paisibles et des moins commerçantes de la capitale.

ENFANTS-ROUGES (RUE DES), nom d'une des plus anciennes rues de Paris, qui rejoint la rue Pastourelle à la rue Portefoin et qui date de 1310. Elle s'appela, avant cette époque, rue du Chantier de l'Enfant. Elle prit son nom actuel du voisinage de l'hôpital des Enfants-Rouges, construit à peu près à cette date rue Portefoin, et ce nom, qui, au premier abord, a une apparence égarée, vient simplement de la couleur du costume imposé aux pensionnaires du nouvel hôpital. En 1772, l'hôpital des Enfants-Rouges ayant été réuni à celui des Enfants-Trouvés, la rue reprit officiellement le nom de rue du Grand-Chantier. On la retrouve néanmoins, dès 1805, désignée sous le nom de rue des Enfants-Rouges, qu'elle n'a plus quitté depuis.

ENFANTS, n'y touchez pas! romance, paroles de H. Guérin, musique de Clapissin. L'association de ces deux artistes a doté la romance française d'une foule de charmantes productions, qui sont à peu près toutes devenues populaires. La *Coquette*, *Pauvres fleurs*, *Oiseau de Notre-Dame*, *Don Galois*, ont charmé les salons et les ateliers. Clapissin, dont la muse nous semble douée d'un souffle trop court pour le théâtre, excellait dans les petits tableaux du genre intime, qu'il imprégnait d'une charmante et gracieuse émotion musicale. Dans un autre ordre d'idées, on se souvient de la vogue qu'obtint à leur apparition ses *Chansons de vieux Paris*, qui contrastaient primaires, le succès des mélodies fantastiques de Monpou.

1^{er} COUPLÉ. Simplicité.

Du nid char-mant ca-
ché sous la feuil-lé-e, Cru-
-chis pe-dits lu-tins a
la mi-ne éveillé-lé-e, Du nid char-

-mant ca-ché sous la feuil-lé-e, Hé-
-las! pour-quoi fai-re ainsi le tour-
-ment? Ce nid, ce doux mystère-Que

dit assez la misère profonde de ces élèves, obligés d'aller quêter leur nourriture par les rues de Paris. L'établissement des Bons-Enfants (dénomination qui remplaça peu à peu celle de Pauvres-Ecoliers) acquit néanmoins, grâce aux libéralités de plusieurs grands personnages et notamment de Jacques Coeur, le fameux argentier du roi Charles VII, une aisance relative. Le collège fut, en 1608, réuni à l'église Saint-Honoré. Tout cela a disparu depuis, ainsi que cette belle dite chapelle Sainte-Claire qui l'avoisinaient, et dont la vente, comme propriété nationale, fut décrétée en 1793. La rue des Bons-Enfants sert de refuge, en 1818, au comblable d'Armagac, qui, après la prise de Perrinet Leclerc, par suite duquel la porte Buci donna passage aux troupes anglaises et bourgeoises, chercha un refuge dans une maison de cette rue, habitée par un monsieur. Trahi par son hôte, le comblable fut arrêté dans la nuit du 28 au 29 mai 1818 et conduit à la Conciergerie. La populace brisa les portes de la vieille prison, parvint jusqu'au comblable, qu'elle massacra et dont elle traîna le cadavre dans les rues. Ces deux souvenirs historiques sont à peu près les seuls de la rue des Bons-Enfants, qui est aujourd'hui une des plus paisibles et des moins commerçantes de la capitale.

ENFANTS-ROUGES (RUE DES), nom d'une des plus anciennes rues de Paris, qui rejoint la rue Pastourelle à la rue Portefoin et qui date de 1310. Elle s'appela, avant cette époque, rue du Chantier de l'Enfant. Elle prit son nom actuel du voisinage de l'hôpital des Enfants-Rouges, construit à peu près à cette date rue Portefoin, et ce nom, qui, au premier abord, a une apparence égarée, vient simplement de la couleur du costume imposé aux pensionnaires du nouvel hôpital. En 1772, l'hôpital des Enfants-Rouges ayant été réuni à celui des Enfants-Trouvés, la rue reprit officiellement le nom de rue du Grand-Chantier. On la retrouve néanmoins, dès 1805, désignée sous le nom de rue des Enfants-Rouges, qu'elle n'a plus quitté depuis.

ENFANTS, n'y touchez pas! romance, paroles de H. Guérin, musique de Clapissin. L'association de ces deux artistes a doté la romance française d'une foule de charmantes productions, qui sont à peu près toutes devenues populaires. La *Coquette*, *Pauvres fleurs*, *Oiseau de Notre-Dame*, *Don Galois*, ont charmé les salons et les ateliers. Clapissin, dont la muse nous semble douée d'un souffle trop court pour le théâtre, excellait dans les petits tableaux du genre intime, qu'il imprégnait d'une charmante et gracieuse émotion musicale. Dans un autre ordre d'idées, on se souvient de la vogue qu'obtint à leur apparition ses *Chansons de vieux Paris*, qui contrastaient primaires, le succès des mélodies fantastiques de Monpou.

1^{er} COUPLÉ. Simplicité.

Du nid char-mant ca-
ché sous la feuil-lé-e, Cru-
-chis pe-dits lu-tins a
la mi-ne éveillé-lé-e, Du nid char-

-mant ca-ché sous la feuil-lé-e, Hé-
-las! pour-quoi fai-re ainsi le tour-
-ment? Ce nid, ce doux mystère-Que

qu'on pourrait lui adresser, c'est d'avoir mêlé les rêves du paganisme au langage de la foi et d'avoir rendu l'enfer presque fabuleux, en y renouvelant les supplices du Tartare. Deux papes ont considéré ce poème comme un ouvrage éblouissant et ont envoyé à l'auteur des témoignages de leur admiration. L'*Enfant-Enfer* a paru à Naples en 1536, sous le pseudonyme de Laurentius. Mais ce n'est pas sous le rapport de l'édition qu'il faut considérer ce poème, c'est sous le rapport du style. De ce côté, Sannazar ne le cède à aucun des modernes qui ont voulu écrire dans la langue de Gléon ou faire résonner la lyre de Virgile. C'est même, comme le prouve son surnom de *Virgile chrétien*, le poète qui s'est le plus rapproché du cyclope de Mantoue, *longo sed proximus inter-cylo*. Nous nous étonnons même de ne pas trouver des extraits du *De partu Virginis* dans les recueils à l'usage des écoles, les modèles modernes étant plus accessibles à l'imitation que les anciens, et Sannazar étant, parmi les modernes, un des plus parfaits.

ENFANTER v. a. ou tr. (an-fan-tan — rad. enfant). Mettre au monde, accoucher de. **ENFANTER UN FILS.** Heureuse la mère qui l'a ENFANTÉ (Acad.).

— Etro la patrie de : Les grandes hommes que la France a ENFANTÉS.

— Fig. Produire, créer, faire naître; mettre au jour : Ce sont les grands génies qui ENFANTENT les grands desseins. (Fonten.) L'adulation ENFANTE l'orgueil, et l'orgueil est toujours l'écueil fatal de toutes les vertus (Mass.). Le superflu des uns ENFANTE la misère des autres. (Mably.) Le méchant a été en travail pour produire l'injustice; il a conçu le mal et ENFANTÉ le crime. (La Harpe.) Le despotisme ENFANTE les révolutions. (Turgot.) L'imagination dérangée a plus ENFANTÉ de monstres, de révolutions et de malheurs que la nature n'en a jamais produits. (Santal-Dubay.) Il n'y a pas un acte contre l'ordre qui n'ENFANTE un délire particulier contraire à l'ordre général. (J. de Maistre.) Chez un peuple libre, une révolution n'est autre chose que la société en travail pour ENFANTER la vérité. (De Bonald.) Il faut des passions brûlantes on un grand génie pour ENFANTER de grandes idées. (Chateaub.) L'amour aspire à l'union, et seul il ENFANTE ce qu'il désire. (Santal-Dubay.)

ENFANTER (an-fan-tan) part. prés. du v. ENFANTER.

Les Ménades en foule inondaient les campagnes, Frappaient l'air en sonnant, hurlaient sur les monts. Et l'ivresse, enfantant une coupable erreur, Changeait leur culte en crime et leur zèle en fureur. (Rost.)

ENFANTÉ, ÉE (an-fan-té) part. passé du v. ENFANTER. Mis au monde : Un fils ENFANTÉ douloureusement. (Cré.)

Ne faut point en vain nom, et le coursier ardent Ne fut point ENFANTÉ d'un coup de son trident. (Rost.)

Fig. Produire; mis en évidence : Les hommes ENFANTÉS par la Révolution. La plupart des vices sont ENFANTÉS par l'oisiveté.

ENFANTÉ par l'orgueil, tous les crimes en foule Inondent l'univers; le fer lui, le sang coule.

ENFANTELET s. m. (an-fan-té-lé — dimin. d'enfant). Petit enfant. Vieux mot. On a dit aussi ENFANTEAU.

ENFANTEMENT s. m. (an-fan-té-man — rad. enfant). Action d'enfanter, accouchement. **ENFANTEMENT long et douloureux.** C'est sur les femmes seules que tombent les peines attachées à l'ENFANTEMENT des petits et la nécessité de fournir à leur subsistance. (Linguet.)

Fig. Production, et particulièrement Production qui s'effectue d'une façon lente ou pénible; l'ENFANTEMENT d'un poème. L'ENFANTEMENT de la liberté. Cet auteur est toujours dans le travail de l'ENFANTEMENT. La concurrence, c'est l'ENFANTEMENT progressif et pénible de la liberté. (L. Blanc.) La civilisation est un ENFANTEMENT d'un long et pénible ENFANTEMENT de printemps qui doit suivre. (A. Kér.) L'esprit de l'homme se plait à contempler l'ENFANTEMENT des choses, à voir la vie se dégarer en fils de naissant. (Foucault.) Les ENFANTEMENTS de l'industrie sont les fêtes de l'humanité. (Froudh.) Tout grand progrès de l'humanité a toujours été un ENFANTEMENT laborieux. (Vacherot.)

ENFANTILLAGE s. m. (an-fan-ti-lage; II. rad. enfant). Pénurie, légèreté, frivolité enfantine; Voltaire avait trop d'ENFANTILLAGE dans la tête pour pouvoir juger le principe d'Helvétius. (H. Beyle.) L'homme le plus grave a ses moments d'ENFANTILLAGE. (E. Scherer.) La poésie épique n'est pas l'ENFANTILLAGE de la poésie. (Steuve.) L'ENFANTILLAGE du caractère est souvent un symptôme de gravité dans l'esprit. (Mme E. de Gir.) Les actions, paroles, manières d'enfant; L'amour a des ENFANTILLAGES, les autres passions ont des petites. (V. Hugo.)

ENFANTEMENT de la Vierge (DE L.) (De partu Virginis), poème de Sannazar, en trois chants (1536). Beau poème, trop court pour être d'hui, qui a valu à l'auteur le surnom de *Virgile chrétien*. Il était difficile de traiter un pareil sujet; mais Sannazar s'en est acquitté avec une rare habileté. Le seul reproche

qu'on pourrait lui adresser, c'est d'avoir mêlé les rêves du paganisme au langage de la foi et d'avoir rendu l'enfer presque fabuleux, en y renouvelant les supplices du Tartare. Deux papes ont considéré ce poème comme un ouvrage éblouissant et ont envoyé à l'auteur des témoignages de leur admiration. L'*Enfant-Enfer* a paru à Naples en 1536, sous le pseudonyme de Laurentius. Mais ce n'est pas sous le rapport de l'édition qu'il faut considérer ce poème, c'est sous le rapport du style. De ce côté, Sannazar ne le cède à aucun des modernes qui ont voulu écrire dans la langue de Gléon ou faire résonner la lyre de Virgile. C'est même, comme le prouve son surnom de *Virgile chrétien*, le poète qui s'est le plus rapproché du cyclope de Mantoue, *longo sed proximus inter-cylo*. Nous nous étonnons même de ne pas trouver des extraits du *De partu Virginis* dans les recueils à l'usage des écoles, les modèles modernes étant plus accessibles à l'imitation que les anciens, et Sannazar étant, parmi les modernes, un des plus parfaits.

ENFANTER v. a. ou tr. (an-fan-tan — rad. enfant). Mettre au monde, accoucher de. **ENFANTER UN FILS.** Heureuse la mère qui l'a ENFANTÉ (Acad.).

— Etro la patrie de : Les grandes hommes que la France a ENFANTÉS.

— Fig. Produire, créer, faire naître; mettre au jour : Ce sont les grands génies qui ENFANTENT les grands desseins. (Fonten.) L'adulation ENFANTE l'orgueil, et l'orgueil est toujours l'écueil fatal de toutes les vertus (Mass.). Le superflu des uns ENFANTE la misère des autres. (Mably.) Le méchant a été en travail pour produire l'injustice; il a conçu le mal et ENFANTÉ le crime. (La Harpe.) Le despotisme ENFANTE les révolutions. (Turgot.) L'imagination dérangée a plus ENFANTÉ de monstres, de révolutions et de malheurs que la nature n'en a jamais produits. (Santal-Dubay.) Il n'y a pas un acte contre l'ordre qui n'ENFANTE un délire particulier contraire à l'ordre général. (J. de Maistre.) Chez un peuple libre, une révolution n'est autre chose que la société en travail pour ENFANTER la vérité. (De Bonald.) Il faut des passions brûlantes on un grand génie pour ENFANTER de grandes idées. (Chateaub.) L'amour aspire à l'union, et seul il ENFANTE ce qu'il désire. (Santal-Dubay.)

ENFANTER (an-fan-tan) part. prés. du v. ENFANTER.

Les Ménades en foule inondaient les campagnes, Frappaient l'air en sonnant, hurlaient sur les monts. Et l'ivresse, enfantant une coupable erreur, Changeait leur culte en crime et leur zèle en fureur. (Rost.)

ENFANTÉ, ÉE (an-fan-té) part. passé du v. ENFANTER. Mis au monde : Un fils ENFANTÉ douloureusement. (Cré.)

Ne faut point en vain nom, et le coursier ardent Ne fut point ENFANTÉ d'un coup de son trident. (Rost.)

Fig. Produire; mis en évidence : Les hommes ENFANTÉS par la Révolution. La plupart des vices sont ENFANTÉS par l'oisiveté.

ENFANTÉ par l'orgueil, tous les crimes en foule Inondent l'univers; le fer lui, le sang coule.

ENFANTELET s. m. (an-fan-té-lé — dimin. d'enfant). Petit enfant. Vieux mot. On a dit aussi ENFANTEAU.

ENFANTEMENT s. m. (an-fan-té-man — rad. enfant). Action d'enfanter, accouchement. **ENFANTEMENT long et douloureux.** C'est sur les femmes seules que tombent les peines attachées à l'ENFANTEMENT des petits et la nécessité de fournir à leur subsistance. (Linguet.)

Fig. Production, et particulièrement Production qui s'effectue d'une façon lente ou pénible; l'ENFANTEMENT d'un poème. L'ENFANTEMENT de la liberté. Cet auteur est toujours dans le travail de l'ENFANTEMENT. La concurrence, c'est l'ENFANTEMENT progressif et pénible de la liberté. (L. Blanc.) La civilisation est un ENFANTEMENT d'un long et pénible ENFANTEMENT de printemps qui doit suivre. (A. Kér.) L'esprit de l'homme se plait à contempler l'ENFANTEMENT des choses, à voir la vie se dégarer en fils de naissant. (Foucault.) Les ENFANTEMENTS de l'industrie sont les fêtes de l'humanité. (Froudh.) Tout grand progrès de l'humanité a toujours été un ENFANTEMENT laborieux. (Vacherot.)

ENFANTILLAGE s. m. (an-fan-ti-lage; II. rad. enfant). Pénurie, légèreté, frivolité enfantine; Voltaire avait trop d'ENFANTILLAGE dans la tête pour pouvoir juger le principe d'Helvétius. (H. Beyle.) L'homme le plus grave a ses moments d'ENFANTILLAGE. (E. Scherer.) La poésie épique n'est pas l'ENFANTILLAGE de la poésie. (Steuve.) L'ENFANTILLAGE du caractère est souvent un symptôme de gravité dans l'esprit. (Mme E. de Gir.) Les actions, paroles, manières d'enfant; L'amour a des ENFANTILLAGES, les autres passions ont des petites. (V. Hugo.)

ENFANTEMENT de la Vierge (DE L.) (De partu Virginis), poème de Sannazar, en trois chants (1536). Beau poème, trop court pour être d'hui, qui a valu à l'auteur le surnom de *Virgile chrétien*. Il était difficile de traiter un pareil sujet; mais Sannazar s'en est acquitté avec une rare habileté. Le seul reproche

qu'on pourrait lui adresser, c'est d'avoir mêlé les rêves du paganisme au langage de la foi et d'avoir rendu l'enfer presque fabuleux, en y renouvelant les supplices du Tartare. Deux papes ont considéré ce poème comme un ouvrage éblouissant et ont envoyé à l'auteur des témoignages de leur admiration. L'*Enfant-Enfer* a paru à Naples en 1536, sous le pseudonyme de Laurentius. Mais ce n'est pas sous le rapport de l'édition qu'il faut considérer ce poème, c'est sous le rapport du style. De ce côté, Sannazar ne le cède à aucun des modernes qui ont voulu écrire dans la langue de Gléon ou faire résonner la lyre de Virgile. C'est même, comme le prouve son surnom de *Virgile chrétien*, le poète qui s'est le plus rapproché du cyclope de Mantoue, *longo sed proximus inter-cylo*. Nous nous étonnons même de ne pas trouver des extraits du *De partu Virginis* dans les recueils à l'usage des écoles, les modèles modernes étant plus accessibles à l'imitation que les anciens, et Sannazar étant, parmi les modernes, un des plus parfaits.

qu'on pourrait lui adresser, c'est d'avoir mêlé les rêves du paganisme au langage de la foi et d'avoir rendu l'enfer presque fabuleux, en y renouvelant les supplices du Tartare. Deux papes ont considéré ce poème comme un ouvrage éblouissant et ont envoyé à l'auteur des témoignages de leur admiration. L'*Enfant-Enfer* a paru à Naples en 1536, sous le pseudonyme de Laurentius. Mais ce n'est pas sous le rapport de l'édition qu'il faut considérer ce poème, c'est sous le rapport du style. De ce côté, Sannazar ne le cède à aucun des modernes qui ont voulu écrire dans la langue de Gléon ou faire résonner la lyre de Virgile. C'est même, comme le prouve son surnom de *Virgile chrétien*, le poète qui s'est le plus rapproché du cyclope de Mantoue, *longo sed proximus inter-cylo*. Nous nous étonnons même de ne pas trouver des extraits du *De partu Virginis* dans les recueils à l'usage des écoles, les modèles modernes étant plus accessibles à l'imitation que les anciens, et Sannazar étant, parmi les modernes, un des plus parfaits.

ENFANTER v. a. ou tr. (an-fan-tan — rad. enfant). Mettre au monde, accoucher de. **ENFANTER UN FILS.** Heureuse la mère qui l'a ENFANTÉ (Acad.).

— Etro la patrie de : Les grandes hommes que la France a ENFANTÉS.

— Fig. Produire, créer, faire naître; mettre au jour : Ce sont les grands génies qui ENFANTENT les grands desseins. (Fonten.) L'adulation ENFANTE l'orgueil, et l'orgueil est toujours l'écueil fatal de toutes les vertus (Mass.). Le superflu des uns ENFANTE la misère des autres. (Mably.) Le méchant a été en travail pour produire l'injustice; il a conçu le mal et ENFANTÉ le crime. (La Harpe.) Le despotisme ENFANTE les révolutions. (Turgot.) L'imagination dérangée a plus ENFANTÉ de monstres, de révolutions et de malheurs que la nature n'en a jamais produits. (Santal-Dubay.) Il n'y a pas un acte contre l'ordre qui n'ENFANTE un délire particulier contraire à l'ordre général. (J. de Maistre.) Chez un peuple libre, une révolution n'est autre chose que la société en travail pour ENFANTER la vérité. (De Bonald.) Il faut des passions brûlantes on un grand génie pour ENFANTER de grandes idées. (Chateaub.) L'amour aspire à l'union, et seul il ENFANTE ce qu'il désire. (Santal-Dubay.)

ENFANTER (an-fan-tan) part. prés. du v. ENFANTER.

Les Ménades en foule inondaient les campagnes, Frappaient l'air en sonnant, hurlaient sur les monts. Et l'ivresse, enfantant une coupable erreur, Changeait leur culte en crime et leur zèle en fureur. (Rost.)

ENFANTÉ, ÉE (an-fan-té) part. passé du v. ENFANTER. Mis au monde : Un fils ENFANTÉ douloureusement. (Cré.)

Ne faut point en vain nom, et le coursier ardent Ne fut point ENFANTÉ d'un coup de son trident. (Rost.)

Fig. Produire; mis en évidence : Les hommes ENFANTÉS par la Révolution. La plupart des vices sont ENFANTÉS par l'oisiveté.

ENFANTÉ par l'orgueil, tous les crimes en foule Inondent l'univers; le fer lui, le sang coule.

ENFANTELET s. m. (an-fan-té-lé — dimin. d'enfant). Petit enfant. Vieux mot. On a dit aussi ENFANTEAU.

ENFANTEMENT s. m. (an-fan-té-man — rad. enfant). Action d'enfanter, accouchement. **ENFANTEMENT long et douloureux.** C'est sur les femmes seules que tombent les peines attachées à l'ENFANTEMENT des petits et la nécessité de fournir à leur subsistance. (Linguet.)

Fig. Production, et particulièrement Production qui s'effectue d'une façon lente ou pénible; l'ENFANTEMENT d'un poème. L'ENFANTEMENT de la liberté. Cet auteur est toujours dans le travail de l'ENFANTEMENT. La concurrence, c'est l'ENFANTEMENT progressif et pénible de la liberté. (L. Blanc.) La civilisation est un ENFANTEMENT d'un long et pénible ENFANTEMENT de printemps qui doit suivre. (A. Kér.) L'esprit de l'homme se plait à contempler l'ENFANTEMENT des choses, à voir la vie se dégarer en fils de naissant. (Foucault.) Les ENFANTEMENTS de l'industrie sont les fêtes de l'humanité. (Froudh.) Tout grand progrès de l'humanité a toujours été un ENFANTEMENT laborieux. (Vacherot.)

ENFANTILLAGE s. m. (an-fan-ti-lage; II. rad. enfant). Pénurie, légèreté, frivolité enfantine; Voltaire avait trop d'ENFANTILLAGE dans la tête pour pouvoir juger le principe d'Helvétius. (H. Beyle.) L'homme le plus grave a ses moments d'ENFANTILLAGE. (E. Scherer.) La poésie épique n'est pas l'ENFANTILLAGE de la poésie. (Steuve.) L'ENFANTILLAGE du caractère est souvent un symptôme de gravité dans l'esprit. (Mme E. de Gir.) Les actions, paroles, manières d'enfant; L'amour a des ENFANTILLAGES, les autres passions ont des petites. (V. Hugo.)

ENFANTEMENT de la Vierge (DE L.) (De partu Virginis), poème de Sannazar, en trois chants (1536). Beau poème, trop court pour être d'hui, qui a valu à l'auteur le surnom de *Virgile chrétien*. Il était difficile de traiter un pareil sujet; mais Sannazar s'en est acquitté avec une rare habileté. Le seul reproche

qu'on pourrait lui adresser, c'est d'avoir mêlé les rêves du paganisme au langage de la foi et d'avoir rendu l'enfer presque fabuleux, en y renouvelant les supplices du Tartare. Deux papes ont considéré ce poème comme un ouvrage éblouissant et ont envoyé à l'auteur des témoignages de leur admiration. L'*Enfant-Enfer* a paru à Naples en 1536, sous le pseudonyme de Laurentius. Mais ce n'est pas sous le rapport de l'édition qu'il faut considérer ce poème, c'est sous le rapport du style. De ce côté, Sannazar ne le cède à aucun des modernes qui ont voulu écrire dans la langue de Gléon ou faire résonner la lyre de Virgile. C'est même, comme le prouve son surnom de *Virgile chrétien*, le poète qui s'est le plus rapproché du cyclope de Mantoue, *longo sed proximus inter-cylo*. Nous nous étonnons même de ne pas trouver des extraits du *De partu Virginis* dans les recueils à l'usage des écoles, les modèles modernes étant plus accessibles à l'imitation que les anciens, et Sannazar étant, parmi les modernes, un des plus parfaits.

qu'on pourrait lui adresser, c'est d'avoir mêlé les rêves du paganisme au langage de la foi et d'avoir rendu l'enfer presque fabuleux, en y renouvelant les supplices du Tartare. Deux papes ont considéré ce poème comme un ouvrage éblouissant et ont envoyé à l'auteur des témoignages de leur admiration. L'*Enfant-Enfer* a paru à Naples en 1536, sous le pseudonyme de Laurentius. Mais ce n'est pas sous le rapport de l'édition qu'il faut considérer ce poème, c'est sous le rapport du style. De ce côté, Sannazar ne le cède à aucun des modernes qui ont voulu écrire dans la langue de Gléon ou faire résonner la lyre de Virgile. C'est même, comme le prouve son surnom de *Virgile chrétien*, le poète qui s'est le plus rapproché du cyclope de Mantoue, *longo sed proximus inter-cylo*. Nous nous étonnons même de ne pas trouver des extraits du *De partu Virginis* dans les recueils à l'usage des écoles, les modèles modernes étant plus accessibles à l'imitation que les anciens, et Sannazar étant, parmi les modernes, un des plus parfaits.

ENFANTER v. a. ou tr. (an-fan-tan — rad. enfant). Mettre au monde, accoucher de. **ENFANTER UN FILS.** Heureuse la mère qui l'a ENFANTÉ (Acad.).

— Etro la patrie de : Les grandes hommes que la France a ENFANTÉS.

— Fig. Produire, créer, faire naître; mettre au jour : Ce sont les grands génies qui ENFANTENT les grands desseins. (Fonten.) L'adulation ENFANTE l'orgueil, et l'orgueil est toujours l'écueil fatal de toutes les vertus (Mass.). Le superflu des uns ENFANTE la misère des autres. (Mably.) Le méchant a été en travail pour produire l'injustice; il a conçu le mal et ENFANTÉ le crime. (La Harpe.) Le despotisme ENFANTE les révolutions. (Turgot.) L'imagination dérangée a plus ENFANTÉ de monstres, de révolutions et de malheurs que la nature n'en a jamais produits. (Santal-Dubay.) Il n'y a pas un acte contre l'ordre qui n'ENFANTE un délire particulier contraire à l'ordre général. (J. de Maistre.) Chez un peuple libre, une révolution n'est autre chose que la société en travail pour ENFANTER la vérité. (De Bonald.) Il faut des passions brûlantes on un grand génie pour ENFANTER de grandes idées. (Chateaub.) L'amour aspire à l'union, et seul il ENFANTE ce qu'il désire. (Santal-Dubay.)

ENFANTER (an-fan-tan) part. prés. du v. ENFANTER.

Les Ménades en foule inondaient les campagnes, Frappaient l'air en sonnant, hurlaient sur les monts. Et l'ivresse, enfantant une coupable erreur, Changeait leur culte en crime et leur zèle en fureur. (Rost.)

ENFANTÉ, ÉE (an-fan-té) part. passé du v. ENFANTER. Mis au monde : Un fils ENFANTÉ douloureusement. (Cré.)

Ne faut point en vain nom, et le coursier ardent